

Apprendre de ses erreurs ?

CLÉMENT DE GAULEJAC, *Grande École*, Le Quartanier, 2012,
248 p.

Daniel Letendre

Numéro 300, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69425ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Letendre, D. (2013). Compte rendu de [Apprendre de ses erreurs ? / CLÉMENT DE GAULEJAC, *Grande École*, Le Quartanier, 2012, 248 p.] *Liberté*, (300), 39–39.

Apprendre de ses erreurs ?

Les microrécits d'apprentissage de *Grande École* révèlent un rapport paradoxal à l'autorité.

DANIEL LETENDRE

CEUX QUI ONT participé activement à la grève étudiante du printemps dernier connaissent assurément Clément de Gaulejac comme l'animateur du blogue *L'eau tiède* où l'artiste affichait une réflexion dessinée, à mi-chemin entre la caricature et la pancarte du manifestant, sur l'actualité. Jouant, dans ses dessins, avec la confusion des signes et la violence faite au langage par la classe politique, De Gaulejac s'interrogeait sur la possibilité d'une représentation du mouvement

social alors en branle et de sa dynamique complexe. Surtout, il posait les bases d'une réflexion pertinente sur le rôle de l'art dans l'espace social, rôle situé au croisement de la résistance esthétique et du combat politique.

CLÉMENT DE GAULEJAC
Grande École, Le Quartanier, 2012, 248 p.

Les « récits d'apprentissage » qui composent *Grande École* suivent une pente similaire en prenant toutefois le détour d'anecdotes, mêlées à quelques dessins, dans lesquelles le narrateur pose un regard sincère sur ses années aux Beaux-Arts, son service

militaire, ses étés en camp de vacances, en insistant toujours sur les relations de pouvoir à l'œuvre dans ces différents milieux. Qu'elles soient professeurs, artistes reconnus, lieutenants, policiers, moniteurs ou étudiants d'une cohorte précédente, ces figures d'autorité sont regroupées sous la même appellation de « Chef », si bien que les milieux disparates dont le narrateur fait la traversée se confondent en un seul lieu où s'expose la division hiérarchique et souvent arbitraire de la société.

L'apprentissage artistique et humain de ce narrateur aux multiples chapeaux forme en effet le sujet

premier des récits rassemblés dans *Grande École*. Or, loin de se pêter les bretelles en faisant l'étalage de ses bons coups, il évoque plutôt avec humilité ses maladresses, ses échecs, tous ces moments où, fier d'un projet terminé, il se bute à un Chef trop heureux de lui rappeler sa puérité et son manque de vision.

De Gaulejac use avec brio dans ces petits récits d'une mise à distance finement calibrée, qui court-circuite toute ostentation pour porter l'attention du lecteur vers une critique des rapports sociaux fondés sur des relations de pouvoir. Il est dès lors surprenant de trouver dans *Grande École* un discours sur l'art qui laisse au spectateur, à son regard et à son interprétation, la responsabilité de transformer une proposition artistique en œuvre. L'artiste ne s'émancipe donc jamais de ses Chefs, au contraire : ceux-ci se démultiplient en autant d'yeux qui évaluent et vont jusqu'à construire l'œuvre pour celui qui ne fait que leur en donner les matériaux. Était-ce là l'apprentissage, pourtant contesté, proposé par ces grandes écoles ? Malgré cette ambiguïté, De Gaulejac livre un discours informé, savant et accessible sur la situation contemporaine de l'art et son rôle politique dans l'espace social.

La mémoire des lieux

Où l'auteure de *Brokeback Mountain* fait l'expérience de l'enracinement.

MARIE PARENT

« Nos déménagements si fréquents, écrit Annie Proulx, résultaient en grande partie du désir obsessionnel de mon père d'échapper à ses origines canadiennes-françaises. » Curieusement, c'est au moment où l'écrivaine américaine décide enfin, à soixante-huit ans, de se fixer pour de bon que le sentiment d'arrachement à ses ancêtres, à leur langue et à leur culture, se fait le plus aigu. Le récit de la construction d'une maison dans un recoin sauvage du Wyoming devient l'occasion de remonter le fil de sa propre histoire familiale, histoire d'une dispersion sur le continent américain.

ANNIE PROULX
Bird Cloud, Grasset, 2012, 330 p.

Proulx ne verse pourtant jamais dans le discours idéologique glorifiant « la terre et les racines ». On ne pourrait pas non plus qualifier sa démarche de nationaliste, son écriture contournant toutes formes de revendications identitaires, qu'elles soient issues du Québec ou des États-Unis. Le vrai sujet de ce récit est l'attachement matériel aux lieux, à des sensations, à des pay-

sages, à des objets. *Bird Cloud* se présente comme un objet littéraire singulier, pratiquement informel. Adoptant le style impersonnel du journal de bord, l'auteure y consigne sans ordre apparent des souvenirs familiaux, des renseignements

biographiques sur ses arrière-grands-parents, des notes de chantier, des récits d'excursion dans les montagnes, d'interminables observations ornithologiques, des anecdotes sur les éleveurs du Wyoming, entre autres. Nous pouvons retracer la moindre étape de la construction de la maison, menée de 2003 à 2007 – incluant la date du racordement à Internet et le nom de l'employé ayant effectué le travail. Toutefois, à travers ce déluge de détails se dégage une façon de penser l'appartenance à un lieu. En achetant le terrain qu'elle nomme « Bird Cloud », Proulx fait plus qu'exercer ses privilèges de propriétaire, elle cherche à embrasser un territoire dans toutes ses dimensions : environnementale, culturelle, historique. Les habitants

et les animaux qui l'ont traversé ont laissé des traces que Proulx traque et interprète, tentant de lire ce lieu à la manière d'un palimpseste. Sa quête n'a rien d'ésotérique, elle se rapproche plutôt d'une opération archéologique, l'auteure creusant le sol, fouillant le passé pour déterrer les restes de ceux qui l'ont précédée et, éventuellement, recomposer le récit de leur expérience. Derniers en date à façonner le paysage, les artisans qui construisent sa maison deviennent ici des personnages à part entière. L'écrivaine apprend à vivre au milieu d'eux, les entraîne dans ses randonnées, partage avec eux ses repas, ses angoisses, ses projets d'écriture.

Dans sa version originale, le livre porte le sous-titre *A Memoir of Place*. Proulx pose très clairement l'intention qui guide son entreprise, c'est-à-dire de s'opposer au « désir de détruire et de piller le passé qui est au cœur de la nature humaine ». Si sa lecture peut être harassante, son ton didactique parfois irritant, ses longues descriptions de type encyclopédique trop nombreuses, *Bird Cloud* est remarquable dans sa volonté de recueillir la mémoire d'un lieu en la dévoilant patiemment, strate par strate.